



**HAL**  
open science

## Varron, Verrès : collectionneurs

Jean-François Géraud

► **To cite this version:**

Jean-François Géraud. Varron, Verrès : collectionneurs. Travaux & documents, 2007, Journées de l'Antiquité 2005-2006, 2 (30), pp.7-34. hal-01894019

**HAL Id: hal-01894019**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01894019v1>**

Submitted on 12 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Varron, Verrès : collectionneurs

---

JEAN-FRANÇOIS GERAUD  
MAITRE DE CONFERENCES  
UNIVERSITE DE LA REUNION – CRESOI

*A la mémoire de Claude Moine*

« Hélas, mes livres, mon cabinet, qui portera sur vous le regard, le désir auxquels je vous ai accoutumés ? »<sup>1</sup>

Tels sont les paradoxes qui dirigent l'intérêt vers ces personnages : Varron, tous les textes, aucune oeuvre d'art ; Verrès, toutes les oeuvres d'art, aucun texte. Le livre, la parole, contre la chose, l'objet. Et ceci : Varron, qui manque de sens critique, empile, mêle le vrai et le faux ; Verrès, la subtilité du connaisseur. Encore : Varron et Verrès, traditionnellement contournés par la curiosité historique : Varron, dont on ne parle guère dans les études historiques et littéraires, si bien que l'on est au défi de dire exactement quand il vécut, alors qu'il survécut à Cicéron dont il fut l'ami, connu la mise en place de l'empire par Auguste ; Verrès, dont on n'a qu'une connaissance indirecte, oratoire, dénonciatrice, en un mot scolaire, car ces termes sont pléonastiques, et qui ne vaut que par Cicéron. Entre les deux pourtant, une homophonie qui séduit l'oreille : Varron, Verrès.

Mais aussi à la fin de la République romaine, la même démarche de collectionneur, en témoignage. Comment la collection peut-elle servir l'historien ?

Marcus Terentius Varro<sup>2</sup> « Reatinus » est né en 116 avant Jésus-Christ, au moment où s'élève le pouvoir de Marius, et meurt en 26 avant Jésus-Christ, alors qu'Auguste vient de mettre en place ce qu'on a coutume d'appeler l'empire. Sa vie s'inscrit donc dans la période qui voit s'aggraver puis se dénouer la crise de la République romaine<sup>3</sup>. Il est

---

<sup>1</sup> Jean-François Parrot, *Le crime de l'hôtel Saint-Florentin*, Paris, JC Lattès – 10/18, 2006.

<sup>2</sup> Le surnom de « Varro » aurait été conquis dans la guerre d'Illyrie par un Terentius qui se serait emparé d'un chef ennemi ainsi nommé.

<sup>3</sup> Cette crise se manifeste par un triple blocage, politique, économique et social ; elle débute en 133 av. J.-C., avec les tentatives de réforme des

par ailleurs de plus de dix ans l'aîné de Cicéron<sup>4</sup> et de Pompée<sup>5</sup>, à qui il survécut deux décennies.

Varron appartenait à une famille plébéienne, mais depuis longtemps illustre, et qui avait compté des édiles, des tribuns, des consuls ; il y avait aussi des chevaliers dans cette lignée, ce qui explique sa richesse assez considérable. Varron naquit à Réate, au coeur de la Sabine<sup>6</sup>, dans un pays qui, plus qu'un autre, avait conservé les traditions de la vieille Italie, pour lesquelles il montra tant d'attachement toute sa vie. On ne sait pas grand-chose de ses années de formation, sinon qu'il fut, comme Cicéron, l'élève des meilleurs rhéteurs et que, selon les habitudes du temps, il acheva son éducation en Grèce.

Il s'y attarda d'ailleurs plusieurs années, et ne retourna en Italie qu'à l'âge de trente-cinq ans, en 81 avant Jésus-Christ, date à laquelle il entra dans la vie politique, sous les auspices de Pompée, dont il devint en quelque sorte le lieutenant. Lorsque le général partit lutter contre Sertorius<sup>7</sup> en Espagne, ignorant des dangers maritimes, il s'adressa à

Gracques, qui échouent. Elle traduit l'incapacité des institutions, mises en place pour l'administration d'une petite cité, à diriger un immense empire.

<sup>4</sup> Marcus Tullius Cicero, 106-43 av. J.-C., né à Arpinum, d'une famille riche de chevaliers, *homo novus* lui aussi ; questeur en 75, édile en 69, préteur en 66, consul en 63, année où il fit échouer la conjuration de Catilina.

<sup>5</sup> Gnaeus Pompeius Magnus, 106-48 av. J.-C.. Le cognomen (surnom) de Magnus, qu'il prit en 80, peut être rendu par « Grand Homme ». Il fut élu consul avec Crassus en 70, bien qu'il n'ait pas eu l'âge requis et n'ait exercé auparavant aucune magistrature. Son élection traduit à la fois la crise des institutions traditionnelles, l'affaiblissement du Sénat, et la montée en puissance des *imperatores*, qui vont bientôt se disputer l'exercice du pouvoir personnel.

<sup>6</sup> Région située au nord-est de Rome ; les Sabins, sans véritable unité politique, étaient établis entre le Tibre, l'Anio et la Nera. L'archéologie démontre que, conformément à la tradition, ils étaient présents dans le Latium dès la fin de l'âge de Bronze, selon un processus qui continuera jusqu'au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (*Dictionnaire de l'Antiquité*, dir. Jean Leclant, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2005, 2318 p. + index). La Sabine fut conquise au III<sup>e</sup> siècle par Rome.

<sup>7</sup> Quintus Sertorius, général partisan de Marius, s'insurgea contre les massacres de ce dernier en 87. Préteur en 83, il reçut le gouvernement de l'Espagne. En 80, à l'invitation des Lusitaniens, il prit la tête de leur révolte contre Rome. Il tint tête à un certain nombre de généraux romains, y compris Pompée envoyé contre lui en 76, et rangea un temps sous sa bannière la plus grande partie de l'Espagne. Lorsque Pompée commença à prendre le dessus, sa popularité déclina, et il fut assassiné par son lieutenant Perpena (73 ou 72). Dans la tragédie qui porte son nom (1662), Corneille

Varron qui composa pour lui le *Journal des marins*<sup>8</sup>, puis l'accompagna comme légat. Quatre ans plus tard, nommé consul, Pompée eut à nouveau recours à lui pour qu'il lui rédige un traité exposant les attributions d'un consul, en particulier sur la manière de tenir les assemblées du Sénat<sup>9</sup>. En remerciement, Pompée lui confia un commandement dans la guerre des pirates, le mettant, en qualité de préteur, avec Plotius Varus, à la tête de la division navale chargée de surveiller la mer entre Délos et la Sicile<sup>10</sup>. Il reçut à cette occasion une couronne rostrale pour avoir sauté le premier sur un navire et s'en être rendu maître<sup>11</sup>. Varron accompagna ensuite Pompée dans son expédition contre Mithridate<sup>12</sup>, et au retour du Grand Homme, fut associé à son triomphe<sup>13</sup> à Rome.

Ses relations avec Pompée lui avaient facilité l'accès aux magistratures, bien que, comme *homo novus*, il n'achevât pas le *cursus honorum* : il fut édile avec Murena<sup>14</sup>, puis triumvir, tribun<sup>15</sup>, mais ne dépassa pas la

lui fait dire la phrase célèbre : « *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis* ». Pompée vainqueur fonda Pompaelo (Pampelune) et fit preuve d'une relative clémence.

<sup>8</sup> *Ephemeris navalis*, rédigé en 77 ; Pompée d'ailleurs gagna l'Espagne par voie de terre.

<sup>9</sup> Aulu Gelle écrit : « Comme une vie passée dans les camps l'avait laissé dans l'ignorance sur la manière de présider le Sénat et sur les questions administratives, il pria M. Varron, son ami, de composer un traité isagogique où il pût apprendre ce qu'il devait faire et dire lorsqu'il aurait à consulter le Sénat », *Nuits Attiques*, XIV, 7, cité par Clovis Lamarre, *Histoire de la littérature latine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement de la République*, Paris, C. Delagrave, 1900, 4 vol., p. 577.

<sup>10</sup> Varron fut l'un des vingt-cinq lieutenants qui dirigeaient l'une des treize régions d'intervention.

<sup>11</sup> Pline rapporte ce fait dans les *Histoires Naturelles*, XVI, 3.

<sup>12</sup> Mithridate VI Eupator, 132-63, roi du Pont, adversaire déterminé de Rome de 88 à son suicide en 63. Il lutta contre Sylla (88-85, paix de Dardanos), Lucius Murena proconsul d'Asie (83-82), Lucullus (74-66), puis Pompée (66-65), qui le vainquit définitivement.

<sup>13</sup> Il s'agit du troisième triomphe de Pompée, *orbe universo*, « sur le monde entier », qui fait de Pompée un nouvel Alexandre. Célébré le jour de son anniversaire (30 septembre), ce triomphe, qui dura deux jours, fut le plus spectaculaire que Rome ait jamais vu.

<sup>14</sup> C'est ce qu'affirment Pline (*Histoires Naturelles*, XXXV, 49) et Vitruve (II, 8). Il s'agit sans doute de Lucius Licinius Murena. Il avait été pendant plusieurs années légat de Lucullus, puis préteur en 65, et consul en 62. Il était le fils d'un autre Lucius Licinius Murena, vaincu par Mithridate en 81.

préture, exercée en 68. Par la suite, même s'il fut critique vis-à-vis du premier triumvirat<sup>16</sup>, il se réconcilia rapidement avec le Grand Homme. Lors de la guerre civile<sup>17</sup>, contraint à prendre parti, Varron se rangea à contrecœur du côté de Pompée, qui le nomma son lieutenant en Espagne. Là, après avoir d'abord voulu temporiser, il s'était préparé au combat lorsque Afranius<sup>18</sup> eut remporté ses premiers succès. Mais César victorieux, les villes espagnoles firent défection l'une après l'autre. Enfermé dans Gadès, abandonné par ses légions<sup>19</sup>, Varron dut se rendre à César<sup>20</sup>. Conformément à sa stratégie politique, celui-ci lui pardonna, et Varron rejoignit Pompée en Épire ; comme Cicéron au même moment, il y fut mal reçu. À la suite de la défaite de Pharsale, il revint à Rome, se tint soigneusement à l'écart des affaires publiques<sup>21</sup>, obtenant plus que la clémence de César puisqu'il reçut de lui la tâche de réunir les livres, grecs et latins, nécessaires à la formation d'une bibliothèque publique<sup>22</sup>. Mais après le meurtre inattendu du dictateur, Varron crut

<sup>15</sup> Dans cette fonction, Varron montra son attachement à la tradition en ne permettant pas à ses collègues de transgresser les prescriptions du droit ancien, comme le rapporte Aulu Gelle (*Nuits Attiques*, XXX, 12).

<sup>16</sup> Qu'il appelait, dans les *Satires Ménippées*, « la grue à trois têtes », *tricaranus*.

<sup>17</sup> Qui opposa César à Pompée, 49 – 48 av. J.-C.

<sup>18</sup> Lucius Afranius était natif du Picenum, comme Pompée, mais d'une humble famille. Il devint son client et son légat, et joua un rôle décisif dans la guerre contre Sertorius. Il fut consul en 60, puis, lors de la Guerre Civile, soutint Pompée en Espagne. Malgré quelques réussites initiales, il fut vaincu par César, et rejoignit Pompée en Épire, où il ne participa pas à la bataille de Pharsale. Pompée mort, il gagna l'Afrique, et après la défaite de Thapsus, fut capturé par les Césariens, et mis à mort un peu plus tard.

<sup>19</sup> César rapporte tout cet épisode, peignant avec malice le comportement à la fois inefficace et inopportun de Varron, *De bello civile*, II, 17.

<sup>20</sup> Varron remit à César toutes ses provisions, ses vaisseaux, et les contributions levées sur la province, *De bello civile*, II, 18-20.

<sup>21</sup> Cicéron le décrit « comme un véritable grand homme, qui, presque seul retiré dans le port au milieu de tant d'orages, y savait recueillir les fruits de la science », « *Quum enim te semper magnum hominem duxi ; tum, quod his tempestatibus es prope solus in portu, fructusque doctrinae percipis* », *Épistolae ad familiares*, IX, 6, cité par Clovis Lamarre, *Histoire de la littérature latine*, *op. cit.*, p. 564.

<sup>22</sup> Jusqu'au I<sup>e</sup> siècle, seule l'aristocratie romaine avait constitué des bibliothèques privées, rassemblant pour l'essentiel des livres pillés lors des conquêtes, comme ceux de la collection d'Aristote, selon la tradition (cf. celle, partiellement conservée, de la Villa des Papyrus à Herculaneum, appartenant à L. Calpurnius Piso, beau-père de César). A l'imitation de celle d'Alexandrie, César projeta d'installer à Rome la première biblio-

sans doute en un relèvement de la République, faisant le même choix, avec plus de prudence, que Cicéron. Il dut néanmoins critiquer Marc Antoine<sup>23</sup>, et fit sans doute montre de défiance vis-à-vis d'Octave<sup>24</sup>, si bien qu'Antoine s'empara de sa maison<sup>25</sup>, et que Varron fut porté sur la liste de proscription commune à Antoine et Octave. Caché par Calenus<sup>26</sup>, il évita ainsi d'être égorgé comme Cicéron au même moment. Le calme revenu, amnistié, Varron rentra en possession de ses biens, se remit à l'étude, et passa dans la tranquillité les quinze dernières années de sa vie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir vu, par une gloire spéciale, lors de la formation de la Grande bibliothèque publique<sup>27</sup> par Asinius Pollion<sup>28</sup>, son buste érigé, seul

thèque publique — dans le monde grec, en effet, les bibliothèques sont un instrument de pouvoir et de prestige. Le projet de César n'aboutit pas, du fait de son assassinat, cf. Suétone, *Vie de César*, 44.

<sup>23</sup> Peut-être dans le *De vita populi romani*, qui date de cette époque ; Varron appuyait ainsi objectivement la charge forcenée de Cicéron dans ses *Philippiques*.

<sup>24</sup> « *Varroni quidem displicet consilium pueri ; mihi non* », écrit en effet Cicéron, *Epistolae ad Atticum*, XVI, 9.

<sup>25</sup> La belle villa de Casinum, qu'Antoine transforma en un « *repaire de la débauche* », Cicéron, *Philippiques*, II, 41.

<sup>26</sup> Quintus Fufius Calenus était un général romain. Tribun en 61, il fut l'instrument de l'acquittement de Clodius dans le scandale de la *Bona Dea*. Préteur en 59, il se rallia à César, combattit pour lui en Gaule en 51 et en Espagne en 49. En 47, la faveur de César l'éleva au consulat. Après la mort du dictateur, il se rallia à Marc-Antoine, pour qui il commanda 11 légions en Italie du nord. En 40, alors que, stationné aux pieds des Alpes, il s'apprêtait à marcher contre Octave, il mourut. Son fils cependant rallia ses légions à Octave. Varron donna à l'un de ses ouvrages, une de ces petites dissertations plus ou moins savantes et ingénieuses, que les Romains considéraient comme des ouvrages philosophiques, le nom de « Calenus ».

<sup>27</sup> Cette bibliothèque était divisée en deux sections, l'une pour les ouvrages en grec, l'autre pour les ouvrages en latin, répartition qui servit de modèle aux bibliothèques publiques qui se multiplièrent dès lors. De grandes statues décoraient les murs. Les ouvrages, reçus en donation ou copiés, étaient rangés le long des murs, et les lecteurs les consultaient au milieu de la salle, ce qui différait du modèle grec, où les lecteurs devaient consulter les ouvrages dans une salle distincte.

<sup>28</sup> Asinius Pollion, (76-4 av. J.-C.) fut un homme d'Etat, partisan de César puis d'Antoine qu'il ne soutint cependant pas à Actium, appuyant l'avènement d'Auguste. Il avait été consul en 40, et l'année suivante proconsul en Illyrie, où il remporta, sur une tribu de la région, une victoire qui lui valut le triomphe. Historien, il écrivit une histoire des guerres civiles du premier triumvirat (consulat de Metellus, 60) à 40. Protecteur

écrivain vivant parmi ceux des grands hommes du passé<sup>29</sup>. Il demanda à être enterré comme les pythagoriciens dans un cercueil de briques, avec des feuilles de myrte, d'olivier et de peuplier noir.

Si la vie de Varron est bien connue, il est plus difficile d'avoir des informations sur celle de Verrès<sup>30</sup>. On ne sait à quelle *gens* appartenait Caius Verrès, qui était sans doute le fils de l'un des nouveaux sénateurs créés par Sylla<sup>31</sup>. On ignore tout de son enfance, et de sa formation, mais comme les jeunes Romains de l'aristocratie, il se tourna vers la carrière des honneurs. On suppose qu'il fut monnayeur en 86 avant Jésus-Christ, charge qui était généralement attribuée à un ancien tribun. Il semble avoir alors soutenu Marius et les *Populares*<sup>32</sup>. Mais alors qu'il était questeur de Papirius Carbo<sup>33</sup> lors de son troisième consulat en 82,

---

d'écrivains, il fut le premier à reconnaître le génie de Virgile et lui fit restituer sa ferme confisquée en 42. Il utilisa les dépouilles d'Illyrie pour fonder la première bibliothèque publique à Rome.

<sup>29</sup> « *M. Varronis in bibliotheca, quae prima in orbe ab Asinio Pollione ex manubiis publicata Romae est, unius viventis posita imago* », Pline, *Histoires naturelles*, VII, 31.

<sup>30</sup> Né en 120, mort en 43 av. J.-C.. Nous renvoyons cependant aux pages 1240 – 1245 du *Dictionary of Greek and Roman Biography and Mythology*, de William Smith (1870) et aux pages 1561 – 1635 de la *Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft* de Pauly-Wissowa-Kroll. Le nom de Verrès est authentiquement italien, et serait l'équivalent de *scrofa* (truite), Varron, R. R., II, 1.

<sup>31</sup> En 83, Sylla, de retour de Grèce, émancipa dix mille esclaves, et remplit les vides du Sénat (dont il doubla le nombre des membres) avec des étrangers et des affranchis, faisant dès lors partie de l'innombrable *gens Cornelia*. Cicéron, toutefois, ne dénonce pas chez Verrès d'origine « ignoble », alors qu'il ne se prive pas de le faire pour d'autres *Cornelii*.

<sup>32</sup> Le nom de *Populares*, adopté à Rome dès l'époque des Gracques, désigne, à leur suite, les dirigeants politiques romains, issus de l'aristocratie, qui exercent leur activité dans le *populus*, en s'appuyant sur lui, et partiellement à son profit, plus qu'à travers le Sénat, lançant ainsi un défi à la *nobilitas* traditionaliste (cf. infra) ; en retour, celle-ci désigna ses partisans par le nom d'*optimates* « les meilleurs ». Après les Gracques, les grands chefs des *Populares* furent Marius (et ses épigones, Cinna, P. Carbo, Sertorius), Crassus et surtout César, dont la tante, Julia, était d'ailleurs l'épouse de Marius.

<sup>33</sup> Cnaeus Papirius Carbo appartenait à une très ancienne *gens* plébéienne. Il fut consul à trois reprises (85, 84, 82 av. J.-C.), et l'un des chefs du parti des *Populares*. Après la mort de Marius (87) et de son successeur Cinna (84), devenu le chef des *Populares*, il rassembla une armée contre Sylla.

il l'abandonna après s'être approprié son *fiscus*<sup>34</sup> et se rallia à Sylla. Celui-ci l'en remercia par le don d'une propriété à Bénévent, et lui évita les poursuites pour le détournement de fonds. Devenu légat, puis proquesteur de Cnaeus Cornelius Dolabella<sup>35</sup> en Cilicie (80-79), il l'aida à mettre à sac sa province, ainsi que celle d'Asie, mais se dédouana en chargeant son chef, lors de son procès, deux ans plus tard. Ainsi de nombreux crimes de Verrès furent imputés à Dolabella qui fut condamné. C'est lors de cette proquesture que Verrès acquit, ou affecta, du goût pour les œuvres d'art. Le fruit de ces premières rapines lui permit d'assurer son élection comme préteur urbain en 74, charge<sup>36</sup> dans laquelle il inaugura les friponneries et forfaitures qu'il devait pratiquer à grande échelle quelques mois plus tard en Sicile, dépouillant le fils de Maleollus de son héritage, exigeant des héritiers de P. Junius une lourde amende pour avoir négligé d'avoir réparé le temple de Castor, puis la détournant à son profit, étant enfin à l'origine du scandaleux *Judicium Junianum*<sup>37</sup>. Mais toujours, dans sa rapacité, rendant des édits favorables à la *nobilitas*, qui lui valurent, à l'expiration de sa préture, le gouvernement de la province la plus riche et la plus

---

Mais la majorité de ses forces déserta, et lui-même fut vaincu à Faventia par Quintus Metellus Pius, allié de Sylla. Il s'échappa alors en Afrique, puis gagna la Sicile, où il fut capturé, condamné et exécuté par Pompée.

<sup>34</sup> L'argent destiné à l'administration de la Gaule Cisalpine.

<sup>35</sup> La *familia* Dolabella faisait partie de la *gens* Cornelia. Cnaeus Cornelius Dolabella fut préteur urbain en 81 av. J.-C., propréteur de Cilicie l'année suivante, avec C. Maleollus comme proquesteur et Verrès comme légat, puis questeur après l'assassinat de Maleollus. A son retour, Dolabella fut accusé d'extorsions par M. Aemilius Scaurus, et condamné. Il partit pour l'exil, abandonnant femme et enfants à la pauvreté.

<sup>36</sup> En tant que préteur urbain, il devait protéger les orphelins, entretenir les bâtiments publics, civils et religieux, rendre la justice, tous domaines où, selon Cicéron, il faillit. Lui-même laissait l'administration aux mains de ses secrétaires et de sa maîtresse, l'affranchie Chelidon, une cliente plébéienne (Pseudo-Asconius), qui devait mourir deux ans plus tard en Sicile, lui léguant son héritage.

<sup>37</sup> En 74, sous la préture de Verrès, la cour présidée par C. Junius condamna Scamander, Fabricius et Oppianicus pour avoir tenté d'empoisonner Cluentius. Le jugement fut acquis par la corruption des juges, dont fut si lourdement convaincu Junius que, bien qu'il ait de fortes espérances d'exercer la préture, il fut obligé de se retirer de la vie publique. L'expression « *Judicium Junianum* » devint proverbiale pour désigner un jugement vénal et injuste.



recherchée, la Sicile<sup>38</sup>. Là, de 73 à 71, il donna libre cours à ses pillages<sup>39</sup>, écrasant la province de contributions illégales et dérochant les oeuvres d'art privées<sup>40</sup> et celles des édifices publics, à l'exception de celles de Messine, ville avec laquelle il avait passé un accord<sup>41</sup>. Il dépouilla même les citoyens romains qui vivaient ou commerçaient dans l'île, par tous les moyens dont il disposait, faisant imprudemment subir des offenses aux sénateurs, et maltraitant des clients de Pompée. La riche province n'avait pas connu de si grand désastre depuis la première Guerre punique ou les plus récentes guerres serviles<sup>42</sup>. Verrès

---

<sup>38</sup> Par sa situation de grenier de Rome, son voisinage avec l'Italie, sa civilisation raffinée, la Sicile était depuis longtemps la terre d'élection des capitalistes romains. Le joug de la conquête y pesait moins qu'ailleurs, et la vieille noblesse grecque avait gagné au change. Les avantageuses lois fiscales des Hiéron et Gélon avaient été maintenues, les exemptions accordées par les Marcelli et confirmées par les Scipion, respectées. La fin de turbulentes institutions démocratiques ouvrait sur la liberté individuelle, l'enrichissement, le luxe...

<sup>39</sup> Verrès cependant n'agissait pas seul : il était secondé par son fils, son gendre, une suite de secrétaires, parasites et flatteurs qui l'égalèrent en cupidité.

<sup>40</sup> On confisquait l'or ou les oeuvres d'art des puissants ; on aggravait les contributions de la « classe moyenne » ; on frappait d'insupportables taxes les exportations de grain, d'huile, de vin, de tissus.

<sup>41</sup> Verrès y entreposait le fruit de ses rapines, et s'y ménageait une possible retraite.

<sup>42</sup> Les esclaves avaient toujours subi d'inhumains traitements en Sicile. Cette province connut une première guerre servile de 134 à 130 av. J.-C.. Sous la conduite d'Eunus, les esclaves révoltés, dont le nombre s'éleva jusqu'à 200 000, défirent successivement cinq préteurs et leurs troupes peu aguerries (les meilleures légions étaient alors en Espagne), organisèrent un royaume, jugèrent et mirent à mort de nombreux propriétaires, avant d'être vaincus par les armées consulaires. Quarante ans plus tard éclata la seconde guerre : alors que le Sénat avait promis l'affranchissement aux hommes récemment réduits en esclavage par les pirates ciliens, les chevaliers publicains, qui les écoulèrent, alliés aux grands propriétaires, firent échouer cette mesure qui compromettait leurs intérêts. Désespérés, les esclaves se soulevèrent, sous la conduite d'Athénion et de Tryphon, qui, profitant de l'engagement des légions contre les Cimbres, conquièrent la plus grande partie de la Sicile. Tryphon choisit Triocala comme capitale, la fortifia et organisa son pouvoir en calquant certaines institutions romaines. Après les succès sans lendemain des préteurs Lucius Licinius Lucullus et Caius Servius, la fin de la guerre contre les Cimbres permit l'envoi de bonnes troupes, sous le commandement du consul Marius Aquilinus, qui vainquirent l'armée d'Athénion, tué au combat, dont les survivants, par un

échappa cependant à l'effet d'un décret du Sénat qui le censurait, laissa passer la nomination des consuls en 72, et fut prorogé dans sa charge.

À son retour à Rome, il fut néanmoins, à la demande des Siciliens, accusé par Cicéron de concussion devant les tribunaux des *quaestiones repetundae*<sup>43</sup>. Verrès usa alors de son immense richesse, dont l'essentiel avait été acquis en Sicile, de ses connaissances et de ses réseaux — car il avait en fait le soutien de nombreux aristocrates romains<sup>44</sup> —, utilisa avec habileté les animosités des chefs de la *nobilitas*<sup>45</sup>, en particulier les Metelli<sup>46</sup>, à l'encontre de Pompée, pour

suicide collectif, se donnèrent mutuellement la mort plutôt que d'offrir aux Romains le plaisir de les voir affronter les bêtes féroces dans un spectacle du cirque. Ainsi finit la deuxième guerre servile de Sicile. La province, dès lors, demeura calme, le pouvoir ayant pris des dispositions pour juguler toute nouvelle tentative. Quant à Verrès, il débarque au moment où Rome est en difficulté, du fait de la guerre de Spartacus, et de la mainmise des pirates sur la Méditerranée : ces circonstances lui font sans doute espérer que le Sénat ne sera pas trop regardant sur son administration, mais rendent en même temps indispensable la paix en Sicile, et le condamnent presque par avance.

<sup>43</sup> Lorsqu'un gouverneur de province sortait de charge, le Sénat examinait sa gestion. Les habitants de la province pouvaient alors introduire des plaintes auprès des tribunaux, constitués d'abord pour l'occasion, devenus permanents en 149 av. J.-C. par la *lex Calpurnia* (les *quaestiones* dont il s'agit). Limitée au cas de concussion, pour lesquels le seul châtement était la restitution, la procédure s'élargit bientôt aux délits de corruption et de péculat (*lex Servilia Caepionis*, 106, *lex Servilia Glaucia*, 102-100, *lex Cornelia*, 82, à l'époque du procès, *lex Iulia*, 59).

<sup>44</sup> Les Metelli, les Scipion pour ne citer qu'eux. Il ne faut pas oublier que le procès de Verrès était une cause politique autant que judiciaire. L'enjeu en était le pouvoir judiciaire, transféré par les Gracques aux chevaliers, restitué par Sylla aux sénateurs. Les uns et les autres s'étaient révélés également corrompus, et les *Populares* réclamaient à cor et à cri une réforme de la justice. Mais au bout du compte, la condamnation de Verrès renforcerait la *nobilitas*, en établissant le bien-fondé de la décision de Sylla, son acquittement l'affaiblirait. Cicéron, défenseur des institutions traditionnelles, l'avait compris.

<sup>45</sup> Depuis le début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la *nobilitas* désigne un groupe très restreint, formé des plus riches familles du patriciat et de la plèbe, alliées par mariages, qui se réserve les hautes magistratures, les honneurs et les biens ; les institutions de la République en viennent à fonctionner à son seul profit. C'est là une des causes de la crise, et c'est ce que les Gracques, en particulier Caius Gracchus, avaient tenté de corriger.

<sup>46</sup> La *familia* des *Metelli* appartient à la gens *Caecilia*, plébéienne à l'origine. Les *Metelli* prirent de l'importance pendant la première Guerre Punique

s'assurer un soutien puissant et de qualité. Il confia sa défense à Hortensius<sup>47</sup>, le meilleur avocat de Rome avec Cicéron, et consul désigné pour 69, ami de Metellus<sup>48</sup>. Hortensius parvint d'abord à retarder l'ouverture du procès, puis essaya de le faire durer pendant toute l'année jusqu'à son consulat<sup>49</sup>. Mais l'habileté de Cicéron, qui dès la première séance submergea le tribunal sous un déluge de témoignages tous plus accablants les uns que les autres<sup>50</sup>, la pression que Pompée exerça contre Verrès, incitèrent ce dernier, sans attendre que le procès se déroule véritablement, à prendre la fuite. Sur le conseil de Pompée, Verrès s'exila volontairement à Marseille pour échapper au jugement, conservant la majeure partie des biens pillés.

Cicéron, qui l'avait emporté, se concilia cependant l'opinion des aristocrates en acceptant des dommages assez peu élevés<sup>51</sup>. Mais lorsque en 49, César s'empara de Marseille qui s'était rangée du côté de Pompée, il interdit à Verrès de regagner Rome. Six ans plus tard, Verrès fut proscrit par Marc-Antoine qui convoitait ses oeuvres d'art, et mourut assassiné à Marseille (43 av. J.-C.)<sup>52</sup>.

(264-241 av. J.-C.), et devinrent l'une des plus remarquables familles romaines, soutien constant des *optimates*.

<sup>47</sup> Quintus Hortensius Hortalus (114-50 av. J.-C.), consul en 69, orateur rival de Cicéron (ils devinrent ensuite amis), qui l'éclipsa comme orateur après son succès dans le procès contre Verrès. On a décrit son brio et sa gestuelle, quand il rajustait sa toge d'un geste légendaire, ce qui l'avait fait appeler Dionysia, du nom d'une danseuse célèbre à l'époque.

<sup>48</sup> Il s'agit de Quintus Metellus Creticus, collègue d'Hortensius au consulat. L'année suivante il fut nommé proconsul en Crète, et entreprit de lutter contre les pirates qui infestaient l'île. Alors qu'il avait soumis la plus grande partie de l'île, les pirates offrirent leur reddition à Pompée, espérant des conditions moins dures. Metellus, humilié, passa outre, et acheva la conquête de la Crète (67 av. J.-C.), ce qui lui valut le surnom de Creticus.

<sup>49</sup> En 69 en effet, Hortensius lui-même serait consul, avec Q. Metellus comme collègue, M. Metellus serait préteur urbain, alors que L. Metellus était déjà propréteur de Sicile ; enfin le président du tribunal, l'honnête M. Acilius Glabrio laisserait la place à M. Metellus : l'affaire aurait été entendue.

<sup>50</sup> Venus du pied du Taurus, des rives de la Mer Noire, des cités de Grèce et des îles de l'Égée, de nombreuses villes de Sicile, grossis de la foule des Italiens attirés à Rome par l'imminence des Jeux.

<sup>51</sup> Les 100 millions de sesterces demandés par Cicéron furent réduits à 50 millions.

<sup>52</sup> De son opulent exil de vingt-sept années, Verrès eut néanmoins la satisfaction d'assister aux ultimes convulsions de la République qui l'avait jugé, le plaisir de connaître les malheurs des amis qui l'avaient abandonné

Ces deux hommes dont la vie paraît si contraire, et la conduite si dissemblable, présentent cependant un certain nombre de points communs. Le premier est leur caractère. Bien qu'il donne l'image d'un « rat de bibliothèque », Varron est aussi un homme de guerre. Il fait montre d'un caractère souvent difficile et emporté, égoïste, quelquefois importun, mais généralement ferme. Il est aussi, tout le monde s'accorde, un homme prudent et avisé, au point que Cicéron lui reproche d'être habile et retors. Ses recherches, son travail le placent au contact de nombreux personnages et réseaux puissants dans le domaine politique.

Verrès est également au coeur de puissants réseaux, très proche de la *gens* Metella, et sa fortune n'a fait qu'augmenter ses contacts et ses obligations. Pour Cicéron, Verrès est le crime personnifié, un être monstrueux, aux ruses grossières : ce ne serait enfin qu'un imbécile, avide et sans finesse. En réalité, à l'instar de tout aristocrate romain, et comme Varron, Verrès est ferme, et ne connaît ni hésitation ni anxiété. Il tient toujours la même conduite. Comme Horace décrit l'homme juste, il reste assuré dans ses desseins. Sauf qu'il a choisi la voie du crime, où rien ne peut le faire dévier de l'iniquité systématique qu'il pratique. Pourtant, dans ce domaine, Verrès ne fait que suivre les exemples qui lui ont été donnés par la très grande majorité des gouverneurs romains de province. De cela, Cicéron lui même convient.

Le deuxième point commun est que les deux hommes ont parti étroitement lié avec les chevaliers romains<sup>53</sup>. Dans les années 70, Verrès obtient la concession de fourniture de blé, sous la forme d'un bon de tirage, de la part de la compagnie des chevaliers. D'ordinaire, la compagnie gardait l'argent un temps, et le Sénat lui permettait de conserver les intérêts. Verrès aurait trouvé un moyen qui rapportait plus : il prit l'argent d'un coup et le plaça à 24 % sur son nom, ce qui rendit le chef de la compagnie furieux. En outre, au début de son séjour en Sicile, les relations avec les chevaliers se dégradèrent encore car Verrès avait essayé de les déposséder des produits des taxes à l'exportation. Un compromis fut trouvé, Verrès accepta de leur abandonner une part de ses spoliations, et la compagnie fut satisfaite, car elle avait perdu moins qu'elle n'avait gagné. Pourtant, demeurèrent dans les dossiers des lettres de récriminations, écrites durant cette période de discorde initiale. Un

---

et des juges qui l'avaient condamné, et la consolation d'apprendre le meurtre de Cicéron.

<sup>53</sup> Voir sur les rapports de Verrès et Varron avec les chevaliers, E. Badian, *Publicans & Sinners*, New-York, 1972, Cornell University Press, 170 p.

ami de Verrès avait demandé en vain que ces lettres fussent détruites. Lorsqu'il commença son enquête contre Verrès, Cicéron les rechercha, et se tourna donc vers les chevaliers qui les avaient en dépôt. Mais ces tablettes étaient tellement protégées par la loi, qu'un tribunal ne pouvait pas même les faire se déplacer à Rome. La seule chose que Cicéron put faire fut d'en obtenir des copies.

Varron avait des chevaliers dans sa famille. Sans doute cela l'incita-t-il à faire des affaires avec eux, et lorsqu'il était jeune, il perdit de l'argent en tant que publicain<sup>54</sup>. Il dut alors exercer le métier d'avocat, sans grand succès d'ailleurs, pour éponger ses dettes et pouvoir entreprendre une carrière publique. Ses liens avec les chevaliers changèrent ensuite en partie de nature, associant la recherche du profit et la recherche tout court. C'est ainsi que, lors de l'expédition de Pompée<sup>55</sup> contre Mithridate à laquelle Varron prit part, c'est lui qui prit des informations sur la mer Caspienne, les fleuves, et les itinéraires les plus directs en direction de l'Inde. Les chevaliers avaient en effet demandé au Grand Homme, en échange du financement de son expédition, de reconnaître les routes qui leur permettraient de se procurer sans intermédiaires les épices, mais surtout la soie qui devenait un produit très recherché par l'aristocratie romaine.

Que Verrès ait trempé dans de louches affaires ne peut nous surprendre aujourd'hui. Il est plus intéressant de noter qu'un grand intellectuel comme Varron n'a pas dédaigné non plus la recherche du profit. Les similitudes d'accointances de ces deux aristocrates rappellent qu'à la fin de la République, les frontières entre les deux ordres, le Sénat et l'ordre équestre, sont devenues très perméables : chacun a besoin de l'autre.

Le troisième point commun, celui qui fait en quelque sorte le lien entre ces deux hommes dont il n'est pas sûr qu'ils se connurent, est leur relation avec Cicéron. Cicéron et Varron furent amis : tous deux provinciaux, ne partageaient-ils pas la même admiration pour les valeurs traditionnelles de la République, émoussées à Rome, mais bien vivantes encore à Réate comme à Arpinum ? Leur formation aussi les rapprocha, car malgré la différence d'âge, ils suivirent tous les deux les cours d'Aelius Stilo à Rome<sup>56</sup>, qui ajoutait à la connaissance approfondie de la

---

<sup>54</sup> C'est surtout dans le désastre de Crassus à Carrhae (-54) que Varron perdit de l'argent, E. Badian, *Publicans & Sinners*, *op. cit.*

<sup>55</sup> Pompée quant à lui peut être véritablement présenté comme l'homme des chevaliers.

<sup>56</sup> Lucius Aelius Stilo Praeconinus (154-74), né à Lanuvium dans une famille équestre, partageait son temps à Rome entre l'enseignement et ses travaux

pensée des Grecs, celle des antiquités nationales, de la langue et des écrivains de l'Italie, et se rencontrèrent quelques années plus tard en Grèce, sous la férule du même maître de philosophie, Antiochos d'Ascalon<sup>57</sup>. Par la suite, les deux hommes poursuivirent leurs contacts, ne serait-ce que parce qu'ils étaient tous les deux proches de Pompée. Lorsque Cicéron commença à être inquiété par Clodius, il demanda l'appui de Varron, qui intervint. Trop mollement aux yeux de Cicéron qui, quelques mois plus tard, au moment de son exil, lui reprocha d'avoir été inefficace. Cependant, la réconciliation fut rapide, et Cicéron fit tout pour faire de Varron le protagoniste de l'un de ses dialogues. C'est ensemble que Cicéron et Varron allèrent trouver César, à son retour d'Afrique en 46, pour obtenir encore l'oubli du passé. Enfin, on verra qu'à plusieurs reprises, Cicéron porta un jugement très favorable sur l'œuvre de Varron.

Verrès fut également lié à Cicéron, d'une manière diamétralement opposée, puisqu'ils furent d'inexpiables adversaires. Cicéron avait accepté de défendre la cause des Siciliens contre Verrès, sans doute pour établir sa renommée, mais aussi pour deux raisons politiques. La première, celle qui pèse le moins, c'est que Verrès nuit aux intérêts des chevaliers, ordre dont Cicéron est issu, et dont il est d'ailleurs l'avocat attitré pendant de longues années. Certains sénateurs commencent ainsi à se mêler des contrats publics réservés jusque-là aux chevaliers publicains. Il faut toutefois respecter certaines limites, et pour ne l'avoir pas compris, Verrès devait payer pour les autres. La deuxième raison, bien plus importante, est que par son double comportement, spoliations vis-à-vis des provinciaux, évitement systématique des rigueurs de la loi, Verrès incarne aux yeux de Cicéron le type d'homme qui favorise la crise, voire hâte la faillite de la République traditionnelle. Le souci de moraliser la vie politique, que Cicéron emprunte aux philosophes de la nouvelle Académie, et qu'il partage avec Varron, ne pouvait que le rendre impitoyable vis-à-vis de Verrès.

---

littéraires, dont il ne reste presque rien. Gagné aux idées stoïciennes, il passait pour avoir été le premier grammairien romain, bien qu'il fût plutôt un commentateur des anciens poètes et des premiers monuments de la langue latine (l'Hymne des Saliens, la Loi des XII Tables). Varron et Cicéron furent ses élèves les plus célèbres, et il fut l'ami de l'historien Caelius Antipater et du satiriste Lucilius.

<sup>57</sup> Né à Ascalon, en Palestine, il eut Mnésarque, un philosophe stoïcien, et Philon de Larisse pour maîtres. Il séjourna à Alexandrie, puis à Athènes où il enseigna en tant que chef de la cinquième Académie. Il fut également l'ami de Lucullus.

Varron, Cicéron, Verrès, ainsi s'établit un triangle qui pouvait sembler improbable, mais qui éclaire d'une lumière originale les dernières années de la République romaine. D'une certaine façon, Cicéron nous livre la clef de chacun de ces individus.

Pourtant, au-delà des éléments qui établissent une proximité entre ces deux personnages, ce qui les rend surtout profondément semblables, c'est qu'ils furent l'un et l'autre collectionneurs.

L'amoncellement des œuvres d'art de Verrès, fussent-elles pillées, constitue à l'évidence ce que nous appelons une collection. Quels qu'aient été ses objectifs et ses méthodes, Verrès était un collectionneur romain, un des grands collectionneurs de l'Antiquité. Bien que cela paraisse moins évident, les travaux de Varron, correspondent, dans leur dimension compilatoire, à ce que l'on appelait jadis une collection<sup>58</sup>, ils ont fonctionné par le passé et ils fonctionnent aujourd'hui comme une collection, et ils révèlent aussi chez Varron la démarche d'un collectionneur.

Varron lui-même affirme qu'à partir des *Satires Ménippées*, son premier ouvrage écrit à son retour de Grèce, et jusqu'à sa 80<sup>e</sup> année, il aurait écrit 490 livres. Les spécialistes de son œuvre pensent que jusqu'à la fin de sa vie, dix ans plus tard, il en aurait composé 620, correspondant à 75 ouvrages différents. Ainsi, note Saint Augustin, « il a tellement lu qu'on ne sait où il a pris le temps d'écrire, et il a tant écrit qu'il serait presque impossible de lire ses œuvres complètes »<sup>59</sup>. L'histoire, la géographie, la rhétorique, le droit, la philosophie, la musique, la médecine, l'architecture, l'histoire littéraire, la religion, l'agriculture, le langage, rien ne lui fut étranger, si bien que, comme l'écrit Gaston Boissier « Varron avait touché à tout, et il se faisait gloire d'être universel »<sup>60</sup>. C'est dans la masse et la démarche que s'affirme d'abord la dimension d'une collection.

---

<sup>58</sup> Richelet : « Collection, s. f. Plusieurs choses qu'on a recueillies » ; Trévoux : « Collection, se dit aussi d'un recueil, d'une compilation de plusieurs ouvrages » ; Académie : « Collection se dit aussi d'un recueil, d'une compilation de plusieurs ouvrages, de plusieurs choses, qui ont quelque rapport ensemble » (1762), etc.

<sup>59</sup> *De civitate Dei*, VI, 2.

<sup>60</sup> Gaston Boissier, *Etude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron*, Paris, lib. L. Hachette, 1861, 386 p.

Aujourd'hui encore, dans les courts fragments qui restent de son œuvre car l'essentiel en est perdu<sup>61</sup>, il est à peu près question de tout. Cet encyclopédisme avant la lettre est en lui-même un caractère constitutif de la dimension de collection de l'œuvre de Varron. C'est autour de Rome, de son passé, de sa langue, que Varron, compilant les apports étrangers, y adjoignant ses propres découvertes et réflexions, construit ces spicilèges, s'attachant à ces traces et à ces souvenirs réunis avec tant de peine. C'est par ce récolement minutieux qu'il figurera à lui seul<sup>62</sup> l'érudition romaine, et ce vaste arsenal fonctionna, dès l'Antiquité, comme une collection, alimentant les travaux du Virgile de l'*Enéide* et de l'Ovide des *Fastes*, rendant possible la politique de restauration religieuse d'Auguste, nourrissant ensuite les ouvrages de Denys d'Halicarnasse — souvent en inepties —, fournissant plus tard la matière et les moyens d'une dénonciation du paganisme aux auteurs chrétiens.

Bien qu'il ne se dise pas historien, c'est pour l'essentiel son œuvre historique qui se présente aujourd'hui doublement comme une collection. D'abord par l'éclectisme qui préside à ses travaux, la capacité à choisir les éléments qui éclairent l'histoire romaine, même si la crédulité n'en est pas toujours absente. Toute une série d'ouvrages aborde ainsi l'histoire de la Ville, dans ses origines et dans son déroulement. *De initiis Urbis Romae, De familliis trojanis* : dans ces deux livres peu étendus, Varron traite de points particuliers touchant les origines de Rome et les généalogies « troyennes » des familles romaines. *De gente populi romani* : l'ouvrage de quatre livres dresse la généalogie du peuple romain, en s'efforçant d'en fixer les dates, pour les temps fabuleux antérieurs à la guerre de Troie, et pour la période royale de Rome. *De vita populi romani* : ces quatre livres couvrent l'histoire de Rome, sous le point de vue de celle d'un être humain. *Antiquitatum libri*, l'ouvrage le plus renommé de Varron se divise en deux sections. Dans les 24 livres des *Antiquités humaines*, l'auteur, remontant

---

<sup>61</sup> Outre les ouvrages dont nous possédons de rares fragments, Varron avait écrit des pseudo-tragédies, des satires, des poèmes ; un ouvrage sur les bibliothèques (*De bibliothecis*), en 3 livres ; une encyclopédie des arts libéraux en 9 livres, etc.

<sup>62</sup> On doit tempérer « l'isolement factice » de Varron, note Henry Bardon, qui ajoute, avec un rien de provocation « Il faut en convenir, nous ne connaissons pas la littérature latine ». Ses travaux montrent que, ni comme grammairien, ni comme historien, ni comme théologien etc., Varron n'était unique, (Henry Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. 1, *L'époque républicaine*, et t. 2, *L'époque impériale*, Paris, Klincksieck).



jusqu'aux Troyens, raconte les aventures d'Enée (légendes dont Virgile devait s'emparer), puis note tout ce qui avait illustré le passé de Rome, sans doute jusqu'à sa prise par les Gaulois ; venaient ensuite la géographie de l'Italie, la description de Rome, une chronologie établissant les dates des principaux faits de l'histoire de la Ville, l'étude de la constitution, des lois et des magistratures établies depuis l'origine de la République. Dans les 16 livres des *Antiquités divines*, Varron traitait des sacerdoce, des lieux sacrés, des jours de fête, des sacrifices, enfin des dieux. Les 25 livres du *De lingua latina*, au-delà de leur dimension « grammaticale », fournissent aussi une foule de détails sur la langue nationale, de même que le *De re rustica* (3 livres), dont l'abondance et la précision des minutieuses notations révèlent l'archéologue et le partisan des mœurs anciennes<sup>63</sup>.

On le voit, le travail de Varron s'apparente à des sortes de « variations », énumérant, classant, reprenant inlassablement des objets similaires, faits archéologiques et historiques, institutions, sociétés, mêlant les récits fabuleux, les éléments archivistiques que fournit déjà la cité de Rome, les recherches chronologiques. Ce caractère répétitif, presque compulsif, qui choquait moins les Anciens que nous, apparente étroitement l'ouvrage de Varron à une collection. Cependant, l'énumération ne saurait se suffire à elle-même, et l'érudit a cherché à faire sens, comme le souligne Alain Schnapp, car « dans l'oeuvre de Varron, l'architecture est aussi importante que la construction ». À deux reprises, dans le *De gente populi romani*, et dans le *De vita populi romani*, Varron anthropomorphise le peuple romain, l'envisageant d'abord comme une famille noble, puis comme un être humain, ce qui lui permet d'introduire le schéma d'une évolution dans ce qui ne serait qu'empilement factuel. Ailleurs, la compilation n'est pas non plus simple inventaire, et la division quadripartite que Varron répète infatigablement, étudiant les hommes, puis les lieux, puis les temps, puis les choses, « établit un ordre dans un univers qui autrement serait purement énumératif »<sup>64</sup>. La compilation fait sens aussi, deux mille ans plus tard, et dans une optique à laquelle Varron ne pouvait songer, par son caractère désormais fragmentaire. Plus que par sa continuité, une collection vaut aujourd'hui

<sup>63</sup> On peut citer enfin, dans cette même logique, deux ouvrages de « vulgarisation », l'*Aetion liber*, recueil d'explications sur l'origine et la raison de certains faits et usages, et les *Hebdomades seu imaginum libri*, courtes notices sur les grands hommes illustres de tous les pays et tous les temps, illustrées de dessins, invention qui eut le plus grand succès.

<sup>64</sup> Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Le livre de poche, coll. références, Paris, 1993, 511 pages, p. 80 et 81.

pour nous par ses élisions, ses ruptures, ses solutions de continuité, ses manques, les sauts intellectuels et/ou esthétiques qu'elle suggère et qu'elle impose. C'est ainsi qu'aujourd'hui, le peu qui demeure de l'oeuvre immense de Varron, prend à nos yeux figure de collection.

C'est beaucoup plus clairement que l'oeuvre de Verrès, si l'on peut parler d'oeuvre, illustre une collection. D'abord par sa nature, ensuite par son contenu, peut-être même enfin par son mode de constitution. Verrès prise fort les oeuvres d'art, et en cela il témoigne du goût de l'aristocratie romaine de son temps. À cette époque, les Romains, qui d'abord le dénigraient<sup>65</sup>, s'intéressent à l'art, pour avoir suivi une longue éducation. Les oeuvres d'art pillées, d'abord vues et admirées dans les cortèges des triomphes, décoraient ensuite les temples et les édifices publics, qu'ils transformaient en musée, et en expositions permanentes. Les édiles, lors de leur magistrature, organisaient aussi des expositions temporaires avec ces mêmes oeuvres d'art. Peu à peu, généraux et gouverneurs, qui d'abord avaient spolié pour l'Etat, le font à leur profit : « Rome, écrit Edmond Bonnaffé, est la vraie patrie du collectionneur, c'est là que ce type s'épanouit à l'aise »<sup>66</sup>. Par ailleurs, dès la chute de Corinthe, en 146, des artistes grecs commencèrent à être amenés régulièrement à Rome, où ils apportèrent et propagèrent la tradition de l'architecture, de la sculpture, de la peinture grecques. La belle société romaine, celle en particulier qui gravitait autour des Scipion, éprise d'hellénisme, forma vite une clientèle d'amateurs, qui entretint ces talents par de nombreuses commandes. Lucullus, à Athènes, commanda des copies aux peintres que le sac de la ville par

---

<sup>65</sup> Salluste fait dire à Caton, dans son *Catilina* : « *Sed, per deos immortales ! Vos ego adpello qui semper domos, villas, signa, tabulas vestras, plures quam rempublicam fecistis... publice egestatem, privatim opulentiam* ». Cicéron, qui posait au Romain de la tradition, décriait cet engouement : « Vous voila stupéfaits devant une peinture d'Eschion, devant quelque figure de Polyclète... Quand je vous vois en contemplation, en pamoison, poussant des cris, je dis que vous êtes l'esclave de niaiseries... Ne tenez pas que ces beautés sont faites pour enchaîner les hommes, mais bien pour amuser les enfants », *Paradoxa*, V, 2. Mais ce même Cicéron, deux ans après le procès, semble pris d'une passion pour les objets d'art, demande à Atticus de lui procurer des Hermès, une Minerve, et possède un buste de Démosthène... !

<sup>66</sup> Edmond Bonnaffé, *Les collectionneurs de l'ancienne Rome. Notes d'un amateur*, Paris, chez A. Aubry, 1867, 128 p., p. 2.

Sylla avait laissés sans travail ; il était en relation avec Arkésilas<sup>67</sup> qui fit sans doute plusieurs voyages à Rome. Une peintre de talent, Lala de Cyzique<sup>68</sup>, travaillait à Rome comme peintre de portraits, à l'encaustique, et gravait sur ivoire. Agasias<sup>69</sup> de Délos avait sculpté la statue de Quintus Pompeius Rufus, consul en 88.

Ainsi, « En élaborant une nouvelle discipline de l'individu, les Grecs n'avaient pas seulement inventé l'histoire, ils avaient créé les conditions suffisantes à l'apparition d'un marché et donc d'un savoir partagé sur l'art » écrit Alain Schnapp<sup>70</sup>. Crassus<sup>71</sup> avait été le premier à

---

<sup>67</sup> Sculpteur qui, aux dires de Pline, avait une forte réputation à Rome, au premier siècle. Il était admiré par Varron, et intime de Lentulus. Il sculpta la statue de Venus Genitrix du temple édifié par César, des statues de centaures enlevant des nymphes pour la collection d'Asinius Pollion. Le chevalier Octavius lui paya un talent le modèle en plâtre d'un cratère ; Lucullus lui commanda, pour 60 000 sesterces, une statue de la déesse Felicitas, qui resta inachevée par la suite de la mort de l'un et de l'autre. Varron lui-même possédait de lui un groupe figurant une lionne de marbre entourée d'amours.

<sup>68</sup> Voici ce qu'écrivait d'elle Pline l'Ancien : « Lala de Cyzique, qui resta toujours fille, travailla à Rome, du temps de la jeunesse de M. Varron, tant au pinceau que sur l'ivoire au poinçon ; elle fit surtout des portraits de femme : on a d'elle, à Naples, une vieille dans un grand tableau ; elle fit aussi son portrait au miroir. Personne en peinture n'eut la main plus prompte, avec tant d'habileté toutefois, que ses ouvrages se vendaient beaucoup plus cher que ceux des deux plus habiles peintres de portraits de son temps, Sopolis et Dionysius, dont les tableaux remplissent les galeries », *Histoire naturelle*, XXXV, 22-23, Paris, éd. Emile Littré, Dubochet, 1848-1850.

<sup>69</sup> Sculpteur originaire d'Ephèse, fils de Menophilos, exerça à Délos au premier siècle.

<sup>70</sup> En témoigne le succès extraordinaire de l'histoire de l'art de Pline ou du guide de Pausanias, cf. Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, op. cit., p. 73.

<sup>71</sup> Il s'agit de Lucius Licinius Crassus l'Orateur (140-91 av. J.-C.), dont on ne connaît pas les origines ; son père lui fit donner une éducation très soignée par le juriste et historien L. Caelius Antipater. A l'âge de 19 ans, il plaida sa première cause, et devint le plus célèbre orateur de la Ville. Il fut consul en 95 av. J.-C. avec Scaevola, le jurisconsulte, puis censeur, et mourut de l'excitation produite par sa plaidoirie contre le consul L. Marcus Philippus, qui avait insulté le Sénat. Cicéron en fait le principal interlocuteur du *De oratore*. Il adorait l'élégance et le luxe. Sa maison du Palatin était remarquable par ses dimensions, le bon goût de son mobilier, la beauté de ses mosaïques ; elle était ornée de colonnes en marbre de l'Hymette, de

orner sa maison de colonnes en marbre de l'Hymette, ses jardins<sup>72</sup> comptaient de nombreux oscilli et pinakes (panneaux de pierre sculptés en bas relief et parfois peints), des statues. Les proscriptions de Sylla lui avaient permis de commencer un cabinet, formé des dépouilles spoliées aux victimes, augmenté du produit des pillages des temples d'Apollon à Delphes, d'Esculape à Epidauré, de Jupiter à Elis, les trois plus riches de Grèce. On sait qu'il portait toujours sur lui en talisman une statuette d'Apollon en or, subtilisée à son sanctuaire, qu'il possédait une effigie d'Hercule de Lysippe<sup>73</sup>, et que le théâtre qu'il construisit put être embelli de 3 000 statues dérobées ! Pompée avait fait orner ses jardins des pentes du Janicule de bustes et bas reliefs dont les archéologues ont retrouvé quelques spécimens. César<sup>74</sup>, Brutus et Cassius, ses meurtriers, Salluste, collectionnaient. Dès la fin du I<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'amour de l'art grec traduit l'évolution du goût de l'aristocratie romaine, et l'on ne compte plus les hommes politiques, les gouverneurs, bientôt les empereurs qui se constituent des collections d'œuvres d'art et communient dans cette passion commune.

Quel était précisément le goût de Verrès ? Il faut souligner d'abord, quoi qu'en dise Cicéron, que Verrès est un fin connaisseur<sup>75</sup>, d'autant plus que, ne pouvant tout découvrir et remarquer, il a fait

---

vases de prix, de lits incrustés ; il possédait deux coupes façonnées par la main de Mentor ; ses jardins comptaient de nombreux viviers.

<sup>72</sup> Les jardins, *horti*, désignent des maisons de plaisance aux portes de la ville, résidences intermédiaires entre la ville et la campagne.

<sup>73</sup> Haute de 30 cm, c'était un cadeau de Lysippe à Hannibal, qui revint au roi de Bithynie auprès de qui le général carthaginois s'était réfugié, après sa mort (195 av. J.-C.) ; lors de sa campagne, Sylla s'en empara ; puis la statue disparut, pour reparaitre un siècle plus tard, sous Domitien, propriété du savant Vindex, cf. Edmond Bonnaffé, *Les collectionneurs de l'ancienne Rome... op. cit.*

<sup>74</sup> A sa mort, César légua ses jardins au peuple de l'Urbs, ce qui ne fit pas peu pour sa gloire posthume, mais Antoine en avait récupéré les œuvres d'art.

<sup>75</sup> La question reste posée pour Cicéron, qui se présente lui-même comme un amateur informé, mais peu enthousiaste, plutôt indifférent, ce qui lui permet de se démarquer de Verrès. On sait néanmoins qu'il collectionna lui aussi. Edmond Bonnaffé croit lire, dans son acharnement contre Verrès, une pointe de jalousie. Dans l'Appendice de sa plaquette, Armand Gasté cherche à établir que Cicéron était un connaisseur, qui prétend le contraire par coquetterie, cf. Armand Gasté, *Les collections de Verrès*, Caen, lib. Le Blanc-Hardel (LBH), 1883, 64 p. (extrait du *Bulletin de la Société des Beaux-Arts de Caen*).

confiance à deux agents, l'un modeler et l'autre peintre. Quoi qu'il en soit, ni l'intelligence ni l'érudition ne manquent à Verrès, et son jugement s'est épuré dans une longue pratique du pillage. Il connaît par exemple les alliages qui forment l'airain et le bronze, et peut expertiser des vases de Corinthe. Il saisit immédiatement ce qui fait la valeur d'une œuvre : incrustations, figurines, reliefs, bordures d'argent, etc. À Syracuse, pendant huit mois, il n'hésite pas à arracher les plus beaux ornements pour décorer des vases d'or qu'il fait lui-même fabriquer. Verrès dirige cette armée d'orfèvres et de ciseleurs, « en négligé », fulmine Cicéron<sup>76</sup>, car il aime le travail soigné, le fini de l'exécution, la perfection du détail et l'harmonie du tout, ce dont convient son accusateur. Il s'est ainsi constitué une magnifique collection, dans un brillant musée personnel.

« Cicéron à la main, écrit Edmond Bonnaffé, on peut dresser le catalogue de la collection de Verrès »<sup>77</sup>. Les vantaux de sa demeure sont décorés des reliefs historiques travaillés en ivoire et des clous d'or arrachés aux portes du temple de Minerve à Syracuse. Partout, un peuple de statues : Verrès n'a pu dérober aucune oeuvre de Phidias, mais il possède l'Hercule et l'Apollon de Myron (volé à Agrigente, portant la signature de Myron en caractères d'argent incrustés dans la cuisse), et deux autres statues d'Apollon (pillées à Syracuse, à Lilybée), deux Canéphores de Polyclète en airain, un Cupidon de Praxitèle, tous ravis au sanctuaire d'Héïus<sup>78</sup>. La Sappho de Silanion<sup>79</sup> côtoie la statue d'Aristée<sup>80</sup> (Syracuse), et, clou de la collection, dans un boudoir réservé,

<sup>76</sup> C'est-à-dire sans toge et en manteau grec, ce qui est pour l'orateur une preuve de sa décadence morale.

<sup>77</sup> Edmond Bonnaffé, *Les collectionneurs de l'ancienne Rome...* op. cit., p. 10.

<sup>78</sup> « Caius Heius ... est en toutes choses le Mamertin le plus riche de la ville [Messine]... Cette demeure, avant l'arrivée de Verrès, était si belle qu'elle était aussi une beauté pour la ville [...]. Il y avait chez Heius un sanctuaire très respecté [...] fort ancien, contenant quatre statues, œuvres de très grand art, de très grand renom [...] : la première est le Cupidon de Praxitèle », Cicéron, *Seconde action contre Verrès, Livre IV, De signis*, II, 4, trad. G. Rabaud, Paris, Les Belles Lettres, 1967, 93p., p. 8-9.

<sup>79</sup> Sculpteur grec contemporain de Lysippe, appartenant à l'école attique tardive, qui façonna une statuaire idéale et des effigies réalistes. A la première catégorie, appartiennent une statue de Jocaste trépassant, dont la mortelle pâleur était rendue par une addition d'argent au bronze, des statues d'Achille, de Thésée, des poétesses Corinne et Sappho, laquelle se dressait dans le Prytanée de Syracuse, d'où Verrès l'arracha.

<sup>80</sup> Fils d'Apollon et de la chasserresse Cyrène et père d'Actéon. Il apprend aux hommes à élever les abeilles et à cultiver l'olivier. Amoureux d'Eurydice, il

l'effigie d'un jeune homme jouant du luth (Aspende<sup>81</sup>). A ces œuvres classiques s'ajoutent des merveilles archaïques : la Diane de Ségeste<sup>82</sup>, le Mercure de Tyndare, la Cérés de Catane qu'aucun homme n'avait jamais vue, celle d'Enna, des chefs-d'oeuvre pillés à Délos et à Ténédos. Outre ces grandes statues, camouflées pour le procès mais que Cicéron néanmoins a vues, les trésors de Verrès comptent une pinacothèque, constituée de tableaux subtilisés en Grèce et en Asie<sup>83</sup>, un grand nombre d'airains de Corinthe (vases, coupes, hydries, candélabres — en particulier ceux qu'Antiochos destinait au Capitole, et volés par le propréteur<sup>84</sup> —, cuirasses et casques ciselés dérobés dans le temple de Cybèle à Engyon<sup>85</sup>), à quoi Verrès a joint des ornements de harnais en or ou en argent, les phalères, dont certaines avaient appartenu au roi Hiéron, des défenses d'ivoire escamotées dans le temple de Minerve à Syracuse, enfin une prestigieuse dactylothèque<sup>86</sup>. Il a entassé le mobilier, lits incrustés de bronze, lits de repos ou de banquet, tables de marbre dites delphiques, chapardées dans les sanctuaires, tables de citre<sup>87</sup> dont il lance la mode, le tout recouvert d'un amas de voiles,

---

provoque involontairement sa mort. Alors qu'elle tente de lui échapper, elle marche sur un serpent venimeux qui la mord.

<sup>81</sup> Aspende est une cité grecque de Pamphylie qui, dans les limites imposées par son intégration dans l'Empire romain, s'administre librement.

<sup>82</sup> La plus ancienne, dérobée par les Carthaginois, restituée par Scipion, statue colossale, en robe longue, le carquois à l'épaule, tenant un arc de la main gauche, une torche de la main droite.

<sup>83</sup> En particulier une suite de tableaux de bataille, représentant notamment un combat de cavalerie livré par le roi Agathoclès, et une suite de 27 portraits de rois et tyrans de Sicile.

<sup>84</sup> Au propre fils d'Antiochos, de passage en Sicile.

<sup>85</sup> La petite mais ancienne cité d'Engyon, fondée selon la tradition par les Crétois et décrite par Diodore a été localisée sur le site de la moderne Gangi, dans la province de Palerme.

<sup>86</sup> La mode de ces collections de pierres précieuses et de pierres gravées, parfois montées en bagues, s'était répandue à Rome ; les Romains mettaient des bagues à chaque phalange, sauf au doigt du milieu ; ils les changeaient plusieurs fois par jour ; on avait des bagues d'hiver et des bagues d'été ; l'un de ces anneaux, une intaille, servait de cachet, cf. Edmond Bonnaffé, *Les collectionneurs de l'ancienne Rome, ... op. cit.*

<sup>87</sup> Tables d'un seul morceau, taillées dans la racine, sans défaut, d'un thuya, (ici de 1,30 m de côté sur 12 cm d'épaisseur), installées dans le triclinium, entourées de lits et de consoles recouvertes d'une riche vaisselle, comme une hydrie en argent de Boèthos (vers 200-150 av. J.-C.), des vasques d'argent ornées de reliefs en or, dont une décorée de petits chevaux, de coupes en or constellées de diamants, d'une aiguière d'une seule pierre

d'étoffes précieuses, de vêtements de femmes confectionnés à Malte, de tuniques de pourpre, immense amoncellement de richesses variées.

Le lecteur de Cicéron reste néanmoins sur sa faim : la dénomination l'emporte sur la description, l'orateur se contentant de faire dans l'emphase : « magnifique », « vous penseriez que j'exagère... » etc., et non dans la précision, décrivant de la même manière de magnifiques œuvres sans prix (le Cupidon de Praxitèle, etc.) et les autres (les meubles de Cacunius, etc.)<sup>88</sup>. Son habileté consiste en effet à accuser Verrès de vol (*furtum*), pour en faire un simple délinquant. Dans ce contexte, la sécheresse du signalement ne relève pas d'une réticence vis-à-vis de l'art, mais du respect des critères descriptifs que la loi romaine impose dans un procès de vol. L'accusateur ne doit pas se livrer à une description complète, mais satisfaire à deux exigences : quelques objets doivent être suffisamment décrits pour pouvoir être identifiés, et le nombre des objets volés établi. Ainsi, la description de la collection ne relève pas d'une logique esthétique ou artistique, mais d'une logique juridique. Ce faisant, Cicéron fait d'une pierre deux coups : s'il établit une claire distinction entre la perception de la beauté par les Grecs et par lui, le Romain, il présente surtout le possesseur de la collection comme un simple voleur, le désolidarisant par là des aristocrates : la collection n'est pas autre chose qu'un ensemble d'objets dévalisés. De ce fait, par son mode de constitution essentiel, le pillage et le vol<sup>89</sup>, la collection de Verrès ressemble beaucoup à celles que l'on peut admirer encore en partie dans les musées, le Louvre, le British Museum<sup>90</sup>, ou à celles qui furent iniquement constituées lors de la dernière guerre mondiale par les nazis.

---

fine entièrement creusée à la main avec son anse en or ciselée, ayant appartenu à Antiochos.

<sup>88</sup> Nous suivons pas à pas, pour ce paragraphe, l'intéressant article de Thomas D. Frazel, « *Furtum* and the Description of stolen objects in Cicero *In Verrem* 2, 4 », *American Journal of Philology*, fall 2005, vol. 126, nb. 3, Baltimore, The John Hopkins University, p. 363-377.

<sup>89</sup> Dans de très rares cas, Verrès remet en échange de l'objet très peu d'argent, pour ne pas être accusé de vol (statues d'Héïus) ; Cicéron établit que Verrès détermine ses vols en fonction des prix du marché (II, 4, 124), cf. Thomas D. Frazel, « *Furtum* and the Description of stolen objects in Cicero *In Verrem* 2, 4 »..., art. cité.

<sup>90</sup> On garde en esprit ce jugement de Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « La première invasion des Français, à Rome, fut infâme et spoliatrice... La République demanda à Rome, pour un armistice... cent tableaux et statues, cent manuscrits au choix des commissaires français ».

Par ailleurs, une collection présente en principe une sorte de logique interne, qui peut être l'illustration des motivations de la pulsion du collectionneur. Or, la collection de Varron ne semble a priori reposer sur aucune logique, sinon celle d'un empilement qui figure une sorte de pré-encyclopédisme. Quant à celle de Verrès, aucune logique interne n'est non plus perceptible, et la seule approche cohérente qu'en propose Edmond Bonnaffé, est celle de la promenade, logique externe qui est celle de Cicéron. Dans les deux cas, le problème du désir de l'objet est évacué. Or, si l'on laisse de côté pour l'instant le contenu de ces collections, on peut rappeler avec Jean Baudrillard, que tout objet a deux fonctions : être utilisé — c'est une machine —, ou être possédé — l'objet prend alors un statut strictement objectif, devenu objet de collection, et ne vaut que dans une succession d'objets<sup>91</sup>. Baudrillard, s'intéressant à la notion d'objet-passion, associe collection et sexualité. Ce goût<sup>92</sup>, dit-il, resurgit chez les hommes de plus de 40 ans et la collection apparaît lorsqu'il n'y a pas, ou plus, de sexualité génitale active ; la collection constitue alors une régression vers le stade anal qui se traduit par des comportements d'accumulation, d'ordre, de rétention agressive. L'objet prend le sens d'objet aimé. On sait peu de choses de la sexualité de Varron. On sait en revanche que Verrès était énorme<sup>93</sup>, et que l'analyse de Baudrillard pourrait s'appliquer à sa personne.

Ces réflexions engagent la dimension psychanalytique de la collection. L'éducation romaine ménageait-elle l'existence « d'objets transitionnels », et nos collectionneurs retrouvaient-ils, dans chacune de

---

<sup>91</sup> Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, 1968, Gallimard, coll. Tel, 288 p., en particulier « Le système marginal : la collection », p. 120-150.

<sup>92</sup> La collection est une efficace compensation lors des phases critiques de l'évolution sexuelle. Chez l'enfant, c'est le mode le plus rudimentaire de maîtrise du monde extérieur, la phase active de collectionnement se situerait entre 7 et 12 ans, avant la puberté. Le goût de la collection tend à s'effacer avec la puberté, pour réapparaître parfois juste après.

<sup>93</sup> Les amateurs — dont nous sommes — liront avec intérêt la description suivante de Verrès : « ...un homme énorme en tunique rouge, assis sur un banc, se leva pour nous accueillir. Ses cheveux blancs formaient un halo parfait autour de sa tête. On entrevoyait un collier de minuscules perles et de lapis-lazuli entre les plis de son cou. Des bagues d'or et d'argent brillaient à ses doigts », dans l'ouvrage de Steven Saylor, *Le rocher du sacrifice* (*Last seen in Massilia*, trad. André Dommergues), Paris, Editions du Masque-Hachette Livre, 2002 pour la traduction française, 10/18, coll. « Grands Détectives ».



leurs acquisitions, le pouvoir de cet objet<sup>94</sup> ? Pour ces deux hommes qui demeurent en marge de la *nobilitas*, Varron, comme *homo novus*, Verrès, en tant que fils de sénateur nouvellement créé, la quête d'acquisitions n'est-elle pas une tentative de restaurer l'image de soi, en la complétant d'éléments nouveaux ? Collectionner serait alors chez eux une valorisation narcissique. Ces remarques reprennent au fond les thèses de Freud sur le fétichisme. Le collectionneur a ainsi la capacité à rencontrer une partie perdue de la réalité (psychose), accompagnée d'une répression du désir qui survit à sa perte (névrose). Le passé romain, la beauté grecque idéale, sont la partie perdue de la réalité. La répétition, à peine variée, des mêmes faits chez Varron, l'empilement compulsif chez Verrès, illustrent la persistance du désir.

Le geste de collectionner, propre à Varron comme à Verrès, révèle ainsi l'écart entre le manque et la demande. Ce qui manque à Verrès, les oeuvres d'art, et à Varron, les élucidations historiques, n'est jamais acquis, ce qui est obtenu n'est jamais le bon, et leur désir se poursuit inlassablement. Verrès ne mit un terme à son activité que par la force des choses, à la suite de l'attaque de Cicéron. Quant à Varron, seule la mort interrompit sa recherche, car à 90 ans, il écrivait encore. Pour ces deux hommes, le refuge n'était pas l'amoncellement de ce qui avait été rassemblé, mais la quête elle-même. De ce fait, la collection est un tout, et ne peut être fragmentée. On sait ainsi que Verrès mourut pour n'avoir pas voulu céder à Antoine qui les désirait les seuls airains de Corinthe. Verrès préféra la mort au démembrement de sa collection. Cicéron a buté sur l'opacité de ce comportement, que l'on peut assimiler au collectionnisme<sup>95</sup>. Il ne sait comment nommer la manie de Verrès : son goût pour l'art ne peut être défini comme *studium* ; Cicéron n'a pas de mot, l'attitude de Verrès est « innommable » au sens propre, et fait de lui un déviant : « *Ipse appellat studium, ut amicis eius, morbum et insaniam, ut Siculi, latrocinium, ego quo nomine appellem nescio* » (2, 4, 1).

On peut alors retenir l'idée que ce qui forme la collection, au-delà des objets réunis, c'est le lien que le collectionneur établit entre eux, lien imaginaire, d'ordre langagier, qui suppose l'existence d'un

---

<sup>94</sup> Werner Muensterberger, *Le collectionneur, anatomie d'une passion*, Payot, Paris, 1996.

<sup>95</sup> Considéré aujourd'hui comme un grave trouble psychique nécessitant parfois l'internement psychiatrique, le collectionnisme est envisagé comme un traitement en soi par le psychiatre Robert Neuburger.

« signifiant liant »<sup>96</sup>, mot qui permet de relier l'ensemble des objets. Ainsi le collectionneur donne à l'objet une valeur qui dépasse sa valeur intrinsèque, sa valeur d'usage. Mais de ce fait, le « signifiant liant » est imprégné de l'histoire du sujet, et nous sommes alors démunis car ni Varron ni Verrès ne se sont exprimés sur leur pulsion. Néanmoins, on admettra l'idée que, chez l'un comme chez l'autre, se dégage le souci de constituer une série qui ferait sens. Les deux collectionneurs regroupent ce qui était dispersé, pour un jour abolir cette dispersion, produisant un ordre dans et de l'univers qui les entoure<sup>97</sup>.

Dès lors, pour saisir comment s'ordonne cet univers, on ne saurait évacuer totalement le contenu des collections de chacun de ces personnages. Indépendamment de leur logique interne, ou de leurs fonctions psychologiques, chacune de ces collections produit de manière symbolique un certain ordre de l'univers, identique en ce qu'il renvoie au destin de Rome. « L'objet n'est pas afonctionnel, note Jean Baudrillard, ni simplement décoratif, il a une fonction bien spécifique dans le cadre du système : il signifie le temps ». Pour Varron comme pour Verrès, ce qui est collectionné élucide une conception du temps et de l'avenir.

Dans sa quête, Varron reprend ici et là des morceaux du passé, mythologiques ou réels, réifiés pour constituer une collection. Ce qui l'intéresse n'est pas de prendre la littérature ou l'histoire de Rome dans leur ensemble, mais d'en éclairer certains points, très anciens et très obscurs : « Tu as répandu une grande clarté sur nos poètes, écrit Cicéron, et en général sur toute notre littérature et même sur les mots de notre langue »<sup>98</sup>. Cette collection, qui représente le passé prétendument historique de Rome, dans sa dimension littéraire, linguistique, politique ou religieuse, a précisément pour but de lutter contre la disparition de ce passé. La collection accumulée par Varron représente la civilisation romaine dans ce qu'elle a à ses yeux de plus parfait, la Rome de la République. Au fur et à mesure que les mœurs de la Grèce et de l'Asie pénètrent à Rome, on prend peu à peu l'habitude de ne plus observer les pratiques anciennes, et d'oublier les vieux usages. L'évolution de la République vers le pouvoir personnel, amène aussi à

---

<sup>96</sup> Cf. Olivier Coron, « Les collectionneurs, approche psychanalytique », *Rythme et Raison. Revue de réflexions musicales* n° 1, <http://razorland55.free.fr/Word/spirales.pdf>, site consulté le 5 avril 2006.

<sup>97</sup> Cf. Olivier Coron, « Les collectionneurs, approche psychanalytique », art. cité.

<sup>98</sup> *Académiques*, I, 3.

terme l'inéluctable disparition de la Rome de la tradition. C'est pourquoi tous les détails que Varron collecte et publie prennent une importance politique essentielle : ils fournissent à l'aristocratie de la *nobilitas* un passé à respecter et sur lequel s'appuyer. Varron retrouve ici le poète Ennius, que cite aussi Cicéron : « C'est sur les usages anciens que se fonde la grandeur romaine »<sup>99</sup>. Ainsi, tous les souvenirs que Varron essaie de faire revivre sont une sorte de défense des vieilles institutions qui vont périr, et Varron les sert de sa plume, comme il avait servi Pompée de son épée. On imagine bien, dans les deux ouvrages qui assimilent l'évolution du peuple romain à celle d'une vie, *De gente populi romani*, *De vita populi romani*, quelle a pu être la tristesse de Varron qui croit assister à la vieillesse de Rome. Son impression, il la livre par la bouche d'un vieux Pompéien pardonné mais amer à qui il prête ces mots : « *Per omnes articulos populi hanc mali gangraenam sanguinolentam permeasse* »<sup>100</sup>, « Une gangrène sanglante semble s'être répandue dans tous les membres du peuple romain ». Cicéron, qui partage le même désir, ou les mêmes illusions politiques, et qui aurait aussi voulu sauver ces prétendues institutions idéales de Rome, approuve Varron qu'il glorifie dans ces lignes si célèbres : « Nous étions comme des voyageurs errants, des étrangers dans notre propre patrie ; c'est toi qui nous as ramenés en nos demeures ; tes livres nous ont fait savoir ce que nous sommes et en quel lieu nous vivons »<sup>101</sup>.

C'est aussi la notion de temps qui est au coeur de la collection de Verrès. Non le passé qui retiendrait l'identité de la Ville, mais au contraire l'avenir qui mène à son aboutissement le système romain. Ce n'est pas un hasard si, pour l'essentiel, Verrès collectionne les chefs-d'œuvre de l'art grec. L'hellénisation de la Ville, très précoce, s'est définitivement accélérée au moment des guerres puniques. Caton, et quelques aristocrates traditionalistes ont bien tenté de la retarder, en pure perte. Après la mise en coupe réglée de la Grèce en 146, les jeunes romains de l'élite vont désormais s'imprégner totalement de la culture grecque, et de ses modes de pensée. La culture grecque devient dès lors, pour les classes romaines dirigeantes, le moyen de pensée et d'expression privilégié. Collectionner les chefs-d'œuvre de l'art grec est donc une façon de réaliser cette évolution de Rome. Mais, et c'est la deuxième façon dont le modèle de Verrès mène la Ville à son aboutissement, c'est par la mise en action de la violence et de son désir qu'a été construite la

<sup>99</sup> « *Moribus antiquis res stat romana virisque* », *De Republica*, V.

<sup>100</sup> *De vita populi romani*, IV.

<sup>101</sup> *Académiques*, I, 3.

collection. Ces traits caractérisent l'individu hors normes, l'homme providentiel, à mi-chemin de l'homme et des dieux, dès lors dispensé d'obéir aux institutions traditionnelles, valorisé par l'exemple et le souvenir d'Alexandre et de ses successeurs, et qui s'incarne à l'époque en Lucullus, Sylla, Pompée, César, les grands *imperatores*, mais aussi Catilina et Verrès, tant d'autres, bientôt les empereurs, peu à peu affranchis du poids du passé. Cet individualisme, les hommes comme Verrès l'ont hérité de la pensée hellénistique qui les a formés, et dont ils se réclament. La *nobilitas*, dont Cicéron et Varron défendent au fond les intérêts, ne peut accepter cette évolution politique, qui, à terme, la dépossède de la capacité à se réserver les places, les biens, les honneurs. D'où, chez des provinciaux encore pétris de tradition comme Cicéron et Varron, cette croisade dont l'histoire nous dit qu'elle fut perdue. Enfin, par son activité prédatrice, Verrès éclaire aussi ce que fut la puissance romaine : celle d'un État guerrier, conquérant, colonisateur et voleur, qui organisa, tout du moins jusqu'au premier siècle, le pillage de ses provinces, comme d'autres firent le pillage du tiers-monde. En ce sens, si Verrès est bien à l'opposé des positions de Varron, et s'il incarne déjà la Rome de l'empire, il n'en pose pas moins de manière implicite la problématique du temps.

Les collections permettent de maîtriser le monde et le temps, en les rendant discontinus, et en introduisant l'idée d'une vie sur un mode cyclique. Ainsi, le passé de Rome n'est pas aboli, il peut revenir, et se prolonger. L'accumulation des beautés de l'art grec réactive leur passé, et les perpétue dans le futur. On voit ainsi que les conceptions de Varron et de Verrès peuvent être mesurées à la même aune. Comme la collection de Varron tentait de faire revivre un passé en train de s'effacer, celle de Verrès, qui entasse les signes du luxe et de la beauté, projette Rome vers l'avenir.

Au vrai, la démarche de l'un et de l'autre illustre la question de la détermination de l'identité romaine. Le débat est ouvert à Rome depuis le II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ et les Guerres puniques, quand Rome, qui n'était déjà plus dans Rome, sort d'Italie par ses conquêtes. Confrontée aux autres cultures, et en particulier à la culture grecque, l'élite romaine réfléchit sur ce qu'elle est. La fin de la République hésite entre deux modèles identitaires. Varron propose une identité resserrée et construite sur le passé<sup>102</sup>. Verrès, quant à lui, incarne une identité romaine qui

---

<sup>102</sup> Notons au passage que l'inventaire de Varron, qui étudie l'ancienne langue, les contes et légendes, les croyances et les coutumes, préfigure en fait les tentatives de recensions qui sont à l'origine de la constitution de musées ethnographiques en Europe dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au

s'identifierait à l'identité grecque, soluble en quelque sorte dans cette identité grecque, comme l'affirmait encore Winckelmann. Néanmoins, même si ces modèles s'opposent, il y a entre ces deux hommes un point commun : la construction identitaire s'opère par une appropriation volontariste de ce qui est réifié, le passé romain, « saucissonné », chez Varron, une culture grecque réduite aux objets d'art, chez Verrès.

Ainsi, deux hommes que réunissait une improbable homophonie, se révèlent finalement proches dans leurs modes d'action et leurs préoccupations. Tous deux collectionneurs, ils ont réuni l'un, Verrès, une collection dont il ne reste rien, maudite, et qui préfigure les collections d'aujourd'hui, y compris dans leur dimension spoliatrice. L'autre, Varron, une collection positive, disparue elle aussi, devenue elle-même objet de collection par sa fragmentation, et dont a été perdu le sens.

L'un et l'autre ont un rapport étroit avec la crise de la fin de la République romaine, peu de temps avant qu'Auguste, de manière symbolique, proclame le renouvellement du temps, par l'achèvement d'un siècle, et l'inauguration d'un nouveau. Ils montrent aussi que lorsque les hommes, et à travers eux les institutions, sont en crise, on se tourne vers les choses et la réification. Les uns vers la muséalisation d'un passé emblématisé, les autres, vers l'appropriation d'un futur transmuté en objets.

---

service de la création d'une identité nationale, cf. Martin Roth, « Collectionner ou accumuler ? », *Terrain* n° 12, *Du congélateur au déménagement*, avril 1989, <http://terrain.revues.org/document3338.html>, site consulté le 1<sup>er</sup> avril 2006, et Isabelle Collet, « Les premiers musées d'ethnographie régionale en France », *Muséologie et ethnologie*, Paris, Editions de la Réunion des Musées Nationaux (RMN), 1987, 291 p.